

Revue
de
Synthèse Historique

PARIS, 12, RUE S^{TE}-ANNE (1^{ER} ARR^T), le 8 mai 1914.

Tél. 239.80

Cher Monsieur,

Vous n'avez pas bien compris ou je me
suis mal exprimé, - et cela m'a peine.
Je n'ai pas invoqué votre conscience par
doux mais, au contraire, j'ai pu le con-
vaincre bien. J'ai fait appel à votre loyauté
indiscutée; et précisément parce que j'ai
confiance en cette loyauté, je vous ai pu
vous mettre en face de circonstances et de
tout prison.

La publication n'est que différée: cela
pour de raisons d'ordre matériel et pour sau-
garder toute l'économie de l'œuvre.

L'entrepreneur matériel et les risques finan-
ciers m'ont absolument étrangers, bien
entendu; c'est une raison, d'ailleurs, pour
me me rattacher aux préoccupations de l'éditeur.
J'ai des responsabilités morales à leur égard.
Or leurs prospectus, qui vont paraître, leurs
souscriptions, leur publicité, tout est combiné
en un ou deux dates, celle de la rentrée, etc.

est excellente pour le éditeurs. Quand bien
même M. Perrin serait disposé à laisser
vieilles son livre qui est imprimé et qui
aurait pu paraître maintenant, les éditeurs
n'y consentiraient pas.

Du reste, M. Perrin et M. Decker n-
sont pas seuls en cause. Il s'agit de quatre
volumes dont les dates ont été fixées. Bien
des auteurs sont prêts, on voit le titre. On
ne peut ni publier plus d'un volume par
mois (c'est déjà beaucoup pour commencer),
ni différer la publication d'ouvrages qui
sont prêts sans mécontenter les auteurs et
donner un très fâcheux exemple d'inac-
tivité.

Je vous certifie par nous, et unique-
ment à cause de vous, atteint les dernières
limites du retard non dommageable.

D'autre part, d'après vos dernières lettres,
je redoute pour vous et pour l'oeuvre
les effets de la fatigue. Quand, un mois
après vous être engagé, par dépêche et par
lettres, à terminer votre livre pour le

premier juillet, vous m'avez écrit qu'il
serait plus sage de votre part de "passer
la main", je vous avoue qu'il m'a été boule-
versé. Ce serait un désastre pour nous et
vous mériteriez ulcéreusement par la fa-
tigue est plus forte que votre bonne volonté.
Actuellement, je pourrais peut-être trou-
ver un ou deux collaborateurs. Mais il sera
trop tard. Il faut absolument qu'on com-
mence à imprimer votre livre ce premier



juillet. Je ne connais pas M. Rivet, je ne sais
même pas où il habite. Je ne refuse pas,
si vous le désirez, de demander sa collabora-
tion; mais peut-être serait-il plus naturel
qu'elle lui fût faite par vous. Dans tous
les cas, cela n- vous soulagerait que d'un
chapitre...

Croyez bien sur tout ce que je vous dis
est dicté par le intérêt de votre santé et
tant sur par celui de l'oeuvre. Si vous
n- vous décidez pas à alléger sérieusement
votre tâche, je vous demande instamment
chez Monsieur, de me dire exactement où
est votre rédaction et de vous loir bien

me tenir au courant, tous les quinze jours
par exemple, de l'avancement de votre
travail, pour le repos de mon esprit et
pour me permettre de répondre aux questions
occasionnelles de visiteurs.

Votre bien sympathiquement dévoué
Georges Sorel

Je sais à quel point vous êtes désinté-
ressé. Je n'en disais pas moins, pour
mémoriser, vous indiqués par les éditeurs
ou par vous le cas de collaboration: 1750
francs pour 350 pages représentant 5 francs
par page, - ce qui rend un passage facile.